Document generated on 06/04/2025 2:50 p.m.

24 images

Objet, quand tu me tiens

Phyllis Katrapani

Number 133, September 2007

L'objet au cinéma

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13533ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Katrapani, P. (2007). Objet, quand tu me tiens. *24 images*, (133), 22–22.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Objet, quand tu me tiens

par Phyllis Katrapani

Ma mère, Gönül Dönmez-Colin, Istanbul, Turquie
(Photo : Tahsin Dönmez, mon grand-père turc)

Je m'attache aux objets, mais je me lie surtout aux êtres. Bien souvent, l'un ne va pas sans l'autre. L'objet me ramène à la personne, aux souvenirs d'un échange parfois bref, parfois étalé dans le temps mais marquant d'une façon ou d'une autre. L'objet en soi n'est rien sans sa charge émotive, rien sans cette transaction d'une main à une autre. Une photo, un stylo qui n'écrit plus, un caillou, un paquet vide de cigarettes croates… Et puis il y a ces objets qui renvoient à un lieu bien précis, et par la force des choses à une communauté d'individus, la terre natale ou celle de nos parents. Ce sont des souvenirs d'immigrants, des parcelles de pays saisies furtivement, telles des provisions impérissables, des vivres pour mieux envisager l'ici et le maintenant, le territoire encore inexploré.

C'est d'abord ces objets-là qui m'ont habitée.

Enfant, mes amis étaient toujours étonnés de constater le nombre de petites choses que nous avions à la maison : objets, bibelots et souvenirs rapportés d'endroits lointains, qui nous projetaient, telle une photographie, ailleurs à une époque révolue. Mes parents, venant d'un autre pays, trouvaient sans doute du réconfort dans beaucoup de ces choses-là, choses qui étaient pour moi des rappels d'un passé parfois indéchiffrable, l'odeur d'un espace que je ne connaîtrais que plus tard.

À l'origine, mon dernier film, ***Within Reach*** (2006), ne devait porter que sur les objets. Durant la recherche entreprise pour ***Home*** (2002), j'ai remarqué que les premières impressions de l'immigration étaient encore très vives chez ceux et celles qui avaient quitté leur pays pour poursuivre leur vie ici ; ils se rappelaient de tout. Leurs témoignages étaient descriptifs et extrêmement visuels. Ils se souvenaient exactement de ce qu'ils portaient quand ils sont arrivés, du contenu de leurs valises, des premières personnes à qui ils avaient adressé la parole, de l'heure de la journée, du temps qu'il faisait, de l'ordre de leurs diverses actions alors qu'ils quittaient l'aéroport, la gare, le port pour affronter leur nouvelle ville.

J'ai eu envie de continuer à explorer cet aspect dans un film qui intégrerait un autre élément qui m'intéressait, soit cette fascination que j'ai pour les objets. Aux personnes rencontrées, je poserais une question-clé qui agirait comme leitmotiv : quels objets de leur pays natal avaient-elles emportés avec elles et qu'elles conservaient toujours ? Mais avant tout, en pensant à ce film, je sentais le besoin de créer pour créer, d'abandonner l'idée du tout, du film fini, et d'approcher ce nouveau projet morceau par morceau, de le voir émerger tranquillement au contact de la vie, de l'observer devenir à son tour objet, le film comme objet, tournant dans ma main et examiné sous différents angles, support fixant le présent pour demain.

Je m'arrête deux minutes et regarde autour de moi. Je fais l'inventaire des principaux objets sur ma table de travail. Il y en a un qui retient particulièrement mon attention, un tout petit oiseau en bois sculpté qui tient sur un minuscule socle également en bois, le plus petit d'une famille dont les autres membres sont restés en République tchèque sur l'étagère d'Olga Maresova. J'ai rencontré Olga en 1992 sur le pont Charles à Prague et nous nous sommes fréquentées pendant les quelques mois où j'étudiais là-bas. La dernière fois que je l'ai vue, elle a mis cet objet dans la paume de ma main. Depuis bientôt dix ans, je n'ai plus de nouvelles d'elle mais elle est bien là, son souvenir contenu dans ce petit objet anodin pour quelqu'un d'autre. C'est à Prague que j'ai fait mon premier film ***Zatisi (Still Life)***, avec une Bolex à ressort, un des plus beaux objets que je connaisse, cadeau de Michel pour mes 23 ans. Alors c'est un peu comme ça que mon expérience du cinéma est née et c'est aussi vers cet endroit-là de ma vie que cet oiseau me conduit.

Il y a aussi cette petite horloge avec une poule qui picore à chaque demi-seconde. Elle ramène à mon esprit une scène d'***Ithaque*** (1997), tournée dans l'appartement de mes grands-parents rue Aharnon à Athènes. La caméra balaie les objets laissés sur le bureau de Papy, décédé quelques mois plus tôt, quelques photos, ses nombreuses montres et petits cahiers. Ensuite, elle filme une série de figurines hétéroclites, visages de poupées, sourires, grimaces, restées intactes dans cette bibliothèque vitrée qui, depuis mon enfance, me fascine au plus haut point… La scène se termine sur une pendule, le son d'une boîte à musique et ma grand-mère Yaya, assise dans cette même chaise depuis ce qui semble être une éternité, qui lutte contre le sommeil. L'horloge est un des rares objets que j'ai ramenés au Québec après le décès de Yaya en 2000.

Jusqu'où peut-on s'approcher de quelque chose, de quelqu'un, d'une identité, même s'ils sont à notre portée ?